

Lorsque Sullivan Chance me parla de son tour du monde, il n'oublia aucun détail. À chacune de mes questions, il répondit sans retenue, sans mystère. Pourtant, quand nous avons évoqué sa traversée du continent africain, sa voix trahit une émotion nouvelle. Sans doute n'en avait-il pas conscience, mais les mots se précipitaient dans sa bouche, comme si chacun d'entre eux était porteur d'une fièvre insidieuse. Non, Sullivan n'était plus le même homme lorsqu'il parlait des contreforts montagneux de l'Araguib el Jahfa, des dunes de Dhrya Malichigdane, des éleveurs touaregs fuyant les milices et des événements survenus lors de sa première nuit à l'oasis de Terjit. Ce jour-là, alors que je ne devais plus jamais le revoir, j'ai compris que l'Afrique était toujours en lui, comme un venin qui allait bientôt dissiper son esprit et engourdir ses membres jusqu'à la mort.

Matthew Nash, directeur de Millenium TV

Oui, vous avez raison, on peut vraiment parler d'une sale histoire... C'est ici, dans mon bureau, que le destin de Sullivan Chance s'est joué. C'était quelques mois avant sa mort. Ce jour-là, j'avais rendez-vous avec mon ami Gordon Littelfree, l'un des plus grands producteurs de télévision des États-Unis. Aujourd'hui encore, je pourrais vous répéter mot pour mot notre conversation. Gordon venait de s'asseoir en face de moi. Comme il me regardait sans rien dire, je lui ai demandé :

- Alors, qu'est-ce que tu m'apportes?
- La fortune, comme d'habitude.
- Tu as un nouveau projet d'émission?
- Oui, le Phileas Challenge!
- Quel Phileas?
- Fogg, bien sûr!
- Celui de Jules Verne?
- Lui-même. Nous allons filmer un candidat en train de faire le tour du monde.
- En quatre-vingts jours?
- C'est ça.
- Hum... et le public, tu penses que...
- Il va adorer. Pour suivre le Phileas Challenge, les chirurgiens s'arrêteront d'opérer, les policiers suspendront leurs patrouilles, les militaires abandonneront leur poste de garde, les bourreaux différeront les exécutions, les citoyens désertent les rues. Le cœur de l'Amérique ne battra plus que pour un type qui voyagera d'un continent

à l'autre pour revenir à son point de départ. Crois-moi, Matthew, nous allons hypnotiser le pays tout entier.

– T'emballe pas, Gordon, on n'est plus au XIX^e siècle, rien n'est plus facile que de faire le tour du monde en quatre-vingts jours...

– Avec un compte en banque bien rempli oui, mais sans un sou en poche...

– Je vois, encore un de ces *travelling reality shows*, mais à l'échelle planétaire... et ton candidat partirait...

– ... de New York avec un passeport et des visas en règle. Rien de plus.

– Pas même quelques billets verts?

– Rien. Pas de bagage ni de quoi manger. À lui de se débrouiller. Il partira vers l'est, traversera plusieurs continents, et s'il parvient à revenir par l'ouest quatre-vingts jours plus tard, il empochera trois millions de dollars.

– Je suppose que tes équipes de télé le suivront partout...

– Nous serons derrière lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre, où qu'il aille: au sommet des montagnes, sur les mers, au fin fond des déserts. Si on ne peut pas le suivre, une mini-caméra numérique fixée sur lui nous transmettra ce qu'il voit. Et tous les soirs, nous relayerons via satellite des images des quatre coins de la planète.

– Hum... oui, pourquoi pas... Mais j'aurais préféré quelque chose de totalement inédit.

– Si tu veux de l'inédit, tu seras servi... J'ai ma petite idée pour que cette émission batte des records d'audimat. Tu sais que je ne recule devant rien...

– C'est bien ce qui m'inquiète.

– T'en fais pas, si je n'en dis pas plus c'est qu'il vaut mieux que tu ignores certains détails... Je te demande seulement de me faire confiance!

– Bon, c'est d'accord, comme d'habitude tu as carte blanche.

– Prépare déjà tes grilles de programmes. Bloque-moi quatre-vingts soirées.
– Tu es prêt à démarrer?
– Dès que j’aurai trouvé un candidat qui fera l’affaire.
– Tu cherches quel genre de type?
– Le plus nul.
– Quoi?
– Pas un seul téléspectateur, en le voyant pour la première fois, ne devra penser qu’il a la moindre chance de réussir. Je vais dégoter au fin fond de l’Amérique un type jamais sorti de son trou et dont les fringues empestent la bouse de vache. Je cherche le plus grand loser des États-Unis, quelqu’un qui a le don de se fourrer dans les pires situations, incapable de prendre un avion sans se retrouver coincé dans la soute à bagages. Je veux trouver celui qui s’effondrera à la première difficulté, qui grelottera sur les montagnes de l’Inde et qui crèvera de soif dans les déserts africains. Il est fini, le temps des super-héros. Personne ne s’apitoiera jamais sur un quelconque James Bond. Je veux un type qui souffre, qui en bave pendant quatre-vingts jours. Je veux mettre la main sur celui qui fera chialer l’Amérique tous les soirs entre sept et huit.

Dan Casey, responsable du casting du Phileas Challenge

Bien sûr que je m’en souviens! J’ai supervisé des centaines de castings dans ma carrière, mais celui-là, je ne suis pas prêt de l’oublier. Gordon Littelfree m’avait parlé de son nouveau projet d’émission et il m’avait demandé de faire paraître cette annonce dans les villages les plus reculés du pays: *Production de télévision cherche jeune homme pour faire le tour du monde: trois millions*

de dollars à gagner. Un mois plus tard, le jour des sélections, des milliers de candidats se présentaient devant mes équipes. Il en était venu des quatre coins de l'Amérique: des Indiens lakotas sortis pour la première fois de leur réserve, pas moins de vingt-quatre sosies d'Elvis, un prêtre vaudou en formation qui revenait d'un stage à Savannah, un chercheur d'or texan, un imitateur de Robert Mitchum qui faisait des conférences sur le chômage de longue durée, des triplés mormons de l'Utah, un cousin imaginaire de George Bush qui portait un T-shirt sur lequel était écrit *Trust no one*, un armurier du Michigan. Je ne vous parle même pas de ce taxidermiste du Nouveau-Mexique qui menaçait de tout faire sauter s'il n'était pas sélectionné. Et parmi tous ces types, il y avait Sullivan Chance. Il portait une vieille salopette en jean, ses chaussures, usées jusqu'à la corde, étaient couvertes de terre et ses cheveux blonds comme les blés n'avaient pas vu un peigne depuis la réélection de Reagan. Je me souviens qu'il ne se séparait jamais d'une petite boîte contenant ses deux souris apprivoisées. Comment il les appelait déjà, ses bestioles?... Ah oui, l'une c'était Mata Hari et l'autre Pavarotti. Il m'a tout de suite plu, ce gars-là. Il avait quelque chose de différent... je saurais pas vous dire quoi... c'était une sorte de poète, un rêveur qui se demandait ce qu'il faisait là...

**Teresa Williams, employée à la ferme de Rosa Chance
à Buddyburg (Arizona)**

Vous voulez rire?... Jamais ce pauvre Sullivan n'aurait été capable d'une telle initiative! C'est sa mère, Rosa, qui l'a forcé à participer au casting. Elle en avait assez de le

surprendre au milieu des champs, les outils à la main et le nez dans les étoiles. Ce jour-là, elle revenait de la station-service du vieux George... George Vasquez, vous savez, juste en face du motel des sœurs Wallace. C'est là, en faisant le plein et en achetant son tabac à rouler, qu'elle a vu l'annonce. Ensuite, elle est rentrée à la ferme. À cette époque, on l'entendait venir de loin la patronne... faut dire qu'elle n'avait jamais remplacé le pot d'échappement de son camion, elle l'avait perdu sur la route de Bathcreech. Après s'être garée devant la grange, elle a coupé le moteur et a hurlé: «Sullivan, ils cherchent des jeunes de ton âge, y a un paquet d'fric à gagner.» Puis elle s'est essuyé le nez d'un revers de main et a craché son mégot dans la cour de la ferme. Dès le lendemain, à la première heure, elle poussait son fils dans le train... trop heureuse de se débarrasser d'une bouche à nourrir.

Greg O'Brian, journaliste au *Tucson Today*

Vous avez raison de tout reprendre à zéro. Dans ce genre d'affaires, on passe souvent à côté de quelque chose d'important. Qui sait?... vous tomberez sans doute sur un détail, un truc anodin, que les enquêteurs auraient laissé de côté. À mon avis, chaque témoin de cette histoire doit posséder un petit bout de la vérité... En réunissant l'ensemble de vos entretiens, vous y verrez sûrement plus clair. Mais il y a autre chose que je tenais à vous dire: des indices se cachaient peut-être dans la personnalité même de Sullivan Chance... Je me demande si on s'est suffisamment penché là-dessus... D'où venait-il? Quelle était l'histoire de sa famille, depuis les premiers colons installés en Arizona?

*Le Clan Chance, ou les Origines du rêve américain*¹
de Brian W. Shepard
(extrait)

14 octobre 1828

En voyant les chevaux frotter nerveusement du sabot le sable de la piste de Santa Fé, William Chance fit une vilaine grimace, puis il s'éloigna à pied du cercle formé par les chariots. Son regard s'attarda sur le profil bleuté des montagnes qui fermaient l'horizon. Il savait qu'il foulait une terre sacrée, un sanctuaire en plein cœur des territoires navajos. Il fit tourner le barillet de son pistolet et l'approcha de son oreille pour en vérifier le fonctionnement. Rassuré par le cliquetis familier de son arme, il urina en direction des nudités arides qui s'ouvraient devant lui, tandis qu'au-dessus de sa tête, des nuages blancs envahissaient le ciel comme une immense frondaison d'écume. Il leva les yeux pour les observer et marmonna pour lui-même d'une voix qui empestait la chique avariée et le mauvais whisky :

– M'étonnerait pas qu'il y ait un sale coup d'vent cette nuit!

1. Cet essai romancé a été publié par les éditions Moby Dick un an après la mort du candidat du Phileas Challenge. Brian W. Shepard n'est cependant pas le seul à avoir évoqué le profil de Sullivan Chance, dont la vie a inspiré de très nombreux écrivains.

Puis, tandis qu'il reboutonnait son pantalon, son corps tout entier fut saisi par une singulière léthargie. Et c'est dans cette position, le tronc légèrement incliné vers l'avant, les reins creusés et les mains jointes en dessous de la boucle de sa ceinture, qu'il finit par s'immobiliser tout à fait.

À une centaine de pas, les hommes et les femmes du convoi, entourés d'une ribambelle d'enfants chameillers, alimentaient les premiers feux et préparaient le repas. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que l'un d'eux ne désigne William Chance en s'étonnant de son immobilité. Quelques colons s'éloignèrent du camp pour s'approcher de lui. Arrivés à sa hauteur, tous constatèrent que chacun de ses muscles s'était figé, tandis que ses paupières, dans un mouvement infiniment lent, retombaient sur ses yeux. On eût dit qu'il dormait. Seuls ses poumons s'emplissaient et se vidaient de leur air avec une régularité d'astre.

Combien de temps William Chance demeura-t-il ainsi, les jambes comme vissées dans le sol et les mains à hauteur de son bas-ventre, sans bouger un seul de ses membres? Lorsque, plusieurs mois après les faits, il arrivait encore que l'on pose cette question à celles et ceux qui l'avaient observé ce soir-là, certains parlaient d'une heure, d'autres d'un temps bien plus long encore. Il s'était comme «pétrifié», «statufié», renchérisait-on parfois. Certains osaient même dire «salifié», se rappelant le récit de l'un des prêcheurs du convoi, sur la femme de Loth fuyant Sodome et Gomorrhe en flammes. Mais lorsque l'on voulait connaître la raison de l'immobilité de William Chance, les regards se détournaient, des moues se dessinaient sur les lèvres avant que l'un des témoins de l'événement n'ose avancer le mot de «rêverie», puis celui de «réflexion», ou encore d'«inspiration».

Ces termes, malheureusement, n'expliquaient rien car ils étaient tous étrangers à l'entendement de William Chance, lequel, en revanche, avait une familiarité beaucoup plus étroite avec des concepts tels que « larcin », « extorsion », « lynchage », « recel », « incendie criminel » ou « escroquerie ». Car s'il avait quitté le Colorado avec sa femme Mary, c'était moins pour chercher l'inspiration poétique que pour fuir la potence à laquelle de nombreux juges espéraient le voir se balancer. En route, le couple s'était joint à un convoi de colons partis écrire une nouvelle page de l'histoire des États-Unis d'Amérique sur les pistes craquelées et poussiéreuses du grand Ouest. Ils étaient cartographes, chercheurs d'or, marchands, chasseurs de castors, aventuriers ou pasteurs, et ils pénétraient chaque jour un peu plus à l'intérieur de ces terres nouvelles que des hommes tels que Cortés ou Pizarro, qui avaient jadis pillé le Mexique des Aztèques et le Pérou des Incas, avaient renoncé à conquérir.

Mais, à la vérité, parmi ces hommes et ces femmes, il ne s'en trouva pas un seul qui pût expliquer ce qui était arrivé à William Chance ce soir-là. Et la plupart d'entre eux finirent par mettre l'étrangeté de ce comportement sur le compte de la peur, partagée par tous, de voir surgir de nulle part et à tout instant des guerriers nus brandissant leur tomahawk.

Lorsque William Chance reparut, il ne prononça pas un seul mot. Il s'assit à même le sol, mangea bruyamment, puis s'essuya les lèvres d'un revers de manche tandis que le vieil Andy Dole grattait déjà les cordes usées de son banjo en chantonnant :

*I'm an old guy from Oklahoma
I learned to ride 'fore I learned to stand
Yeepee ah Yeepee oh
Yeepee ah Yeepee oh...*

Mais William leva la main pour le faire taire et le silence se fit autour de lui.

– C’était... c’était, dit-il d’une voix monocorde, comme des vies qui sortaient de moi... ouais, de moi... et qui se multipliaient... d’autres vies encore... et tout ça venait de moi, répétait-il en frappant sa poitrine du plat de la main... et ça s’arrêtait jamais... des hommes, des femmes... ils étaient là... devant moi...

William n’était pas en mesure d’analyser ce qu’il venait de vivre. Il se contenta de formuler une suite de mots que ses auditeurs, sans jamais l’interrompre, s’efforcèrent de retenir.

– Ils étaient si nombreux... ils marchaient... sans se voir... partout les mêmes regards dirigés vers nulle part... comme abattus... et les villes, plus hautes chaque jour... et puis la foule... toujours ces visages... éteints... ils croyaient plus en rien ces gens-là...

Ce même soir, comme William l’avait pressenti, une tempête de sable se leva. Les hommes et les femmes étouffèrent aussitôt les feux avant de se réfugier à l’intérieur des chariots dont la toile, en se gonflant, rappelait la grand-voile des caravelles qui, quelque trois cents ans plus tôt, naviguaient vers le Nouveau Monde. Une fois seul avec Mary, William, qui n’avait plus le moindre souvenir de sa vision, laissa glisser son pantalon sur ses chevilles. Puis, sans aucun préliminaire, quoique le mot « sommation » conviendrait mieux, il se rua sur les cuisses de sa femme en retroussant haut ses jupes. Lorsque la tête de celle-ci émergea du tissu, elle reconnut ce rictus de plaisir qui déformait le visage de son mari et marquait le terme de leurs rapports. Mais William n’entendait pas en rester là. Cette même nuit, au cœur des plaines arides que l’on nommera plus tard le désert de Sonora, le chariot des époux Chance,

malmené tout autant par la violence des bourrasques que par les coups de reins de William, grinça longtemps sur ses essieux.

À l'aube, en découvrant les roues de son chariot entièrement prises dans les sables, William lâcha quelques jurons faisant allusion à l'anatomie intime de certains saints du calendrier, puis il empoigna une pelle et fit voler par-dessus son épaule du caliche gris brûlé par le soleil, de l'argile rouge érodée par le vent et du schiste bleuâtre, en des millions de grains de poussière bigarrés. Mais, pendant qu'il suait sang et eau, il ignorait qu'à l'intérieur de l'utérus de son épouse, sa semence, animée d'une énergie comparable, prenait la direction d'un ovule tout disposé à accueillir l'âpre matériel génétique qui se dirigeait vers lui.

Près de neuf mois plus tard, le 11 juillet 1829, alors que les colons élevaient les premières maisons d'une ville qu'ils baptiseraient un jour Newmaha City, Mary Chance, forcée tout à coup de s'étendre parmi les copeaux et les planches mal dégrossies d'une scierie de fortune, donna naissance à un garçon qu'elle prénomma Summer. Avait-elle conscience, à cet instant précis, qu'elle faisait mentir le vieil adage qui prétend que dans la vie tout commence et tout finit dans des draps? Sans doute pas. Pourtant, elle faisait perdurer une tradition qui voulait que les hommes de la famille Chance soient conçus dans la paille d'une grange, sur le sommier en bois brut d'un chariot ou sur le rebord d'une table de cuisine, pour venir au monde dans un champ de blé ou à l'orée d'une forêt, et périr suspendus à une corde, étendus dans la terre d'un enclos à cheval, ou couchés au milieu de la ville, le corps criblé de balles. Mais revenons à ce garçon qui venait de naître.

Summer Chance grandit et devint un homme. De sa mère, il hérita la peau laiteuse et des cheveux roux

comme le pelage d'un renard du Colorado. De son père, il prit le meilleur et le pire. Le meilleur se résumant à une santé vigoureuse, tandis que le pire comprenait un penchant pour l'alcool et le jeu, ainsi qu'un mépris pour tout ce que le pasteur Demetrius Bennett nommait la bienséance, le sens de la mesure, le respect d'autrui et l'hygiène corporelle.

Le 19 mars 1851, Summer Chance épousa Colette Coignard, la jeune veuve d'un colon français, qui lui donna cinq filles. À chacune des naissances, le père, qui espérait un fils pour l'aider un jour dans son emploi de convoyeur de bétail, blasphéma plusieurs fois le nom de Dieu et prit par le goulot une bouteille de whisky qu'il vida avant même que sa progéniture n'ait achevé sa première tétée. La sixième grossesse de sa femme fut fatale à Summer Chance. Le jour de l'accouchement, qui survint sur la banquette d'une diligence, à quelques miles de Newmaha City, il écarta du bras Dana Keller, une passagère qui se proposait d'assister la parturiente, puis il s'assit en face des cuisses ouvertes de sa femme pour être le premier à apercevoir les parties génitales du nouveau-né. Durant les contractions de son épouse, il ne cessa de supplier le ciel de lui donner un fils, et, lorsqu'il découvrit enfin les organes sexuels de l'enfant – qui ne laissaient aucun doute sur son appartenance au genre féminin –, il reprit seul la direction de la ville et décida une nouvelle fois de noyer sa mauvaise fortune dans l'alcool. Deux heures plus tard, lorsque Dana Keller vint lui annoncer, hors d'haleine, que sa femme portait en réalité deux enfants et que le second était un fils, William sourit, puis, d'une voix difficilement audible, prononça ce qui furent ses derniers mots: «Par la verge de Lincoln, un garçon!» Au même instant, son ventricule gauche propulsa une faible quantité de sang mal oxygéné vers l'aorte, puis il cessa de battre.

Nous étions le 9 avril 1865, une journée particulière dans l'histoire des États-Unis d'Amérique comme dans celle de la famille Chance. Car tandis qu'en Virginie, Ulysses Grant recevait la reddition du général Lee qui mettra un terme à la guerre de Sécession, Summer Chance, dans le sud de l'Arizona, mourait le jour de la naissance de son fils Brady, l'arrière-grand-père de Sullivan Chance...